

Franz Kafka

Le château

Nouvelle traduction



folio

Franz Kafka

Le château

Nouvelle traduction



COLLECTION FOLIO

Franz Kafka

Le château

NOUVELLE TRADUCTION

*Traduit de l'allemand (Autriche),
par Jean-Pierre Lefebvre*

Gallimard

Franz Kafka est né à Prague en 1883 d'une famille juive. Après ses études, il entre dans une compagnie d'assurances, ce qui jouera un rôle capital dans la vision du monde social que son œuvre reflète avec la plus extrême précision. En 1912 il rencontre Felice Bauer, l'un des quatre grands amours de sa vie. En 1917, sa tuberculose pulmonaire est diagnostiquée. En 1924, il est transporté, après deux séjours dans des hôpitaux de Vienne, au sanatorium de Kierling, où il meurt en juin. Considéré comme l'un des écrivains les plus influents et les plus originaux du XX^e siècle, il aura laissé de nombreux recueils de récits et nouvelles, dont la très célèbre *Métamorphose*, parue en 1917, une volumineuse correspondance, des journaux et quelques romans, dont *Le procès* et *Le château*.

ARRIVÉE

Il était tard, le soir, lorsque K. arriva. Le village gisait sous une neige épaisse. On ne voyait rien de la colline du château, enveloppée de brume et de ténèbres, pas même la moindre infime lueur qui aurait signalé le grand château. K. resta longtemps en arrêt sur le pont de bois qui menait de la grand-route au village, les yeux perdus dans le vide apparent de la hauteur.

Puis il se mit en quête d'un gîte pour la nuit ; à l'auberge on était encore debout, l'aubergiste n'avait certes pas de chambre à louer, mais il voulut bien, surpris et troublé qu'il était par l'arrivée de ce client tardif, autoriser K. à dormir dans la salle de l'auberge, sur une paille. K. accepta. Il y avait encore quelques paysans en train de boire leur bière, mais il ne voulut engager la conversation avec personne, monta chercher lui-même la paille dans le grenier et s'allongea non loin du poêle. Il faisait chaud, les paysans ne parlaient pas, il les examina encore un peu, les yeux fatigués, puis il s'endormit.

Mais peu de temps après, on l'avait déjà réveillé. À côté de lui se dressait un jeune homme, habillé comme à la ville, avec un visage de comédien, les yeux étirés, le sourcil abondant, flanqué de l'aubergiste. Les paysans aussi étaient toujours là, certains avaient fait pivoter leur siège pour mieux voir et mieux entendre.

Le jeune homme s'excusa très poliment d'avoir réveillé K., se présenta comme le fils du régisseur du château, et dit enfin : « Ce village appartient au château, ceux qui y habitent ou y passent la nuit habitent ou passent plus ou moins la nuit au château. Personne n'en a le droit sans une autorisation du comte. Or vous n'avez pas cette autorisation, ou alors vous ne l'avez pas présentée. »

K. s'était redressé à moitié, après s'être arrangé un peu les cheveux, il regarda par en dessous les gens penchés sur lui et dit : « Dans quel village suis-je venu me perdre ? Il y a un château ici ?

— Eh bien, oui », dit le jeune homme avec lenteur, tandis que çà et là on désapprouvait K. en secouant la tête, « le château de M. le comte Westwest.

— Et il faut avoir l'autorisation pour passer une nuit ? » demanda K. comme s'il voulait se convaincre que ces premières informations, il ne les avait peut-être pas rêvées.

La réponse fut : « Il faut avoir l'autorisation », et il y avait une grossière raillerie à l'adresse de K. dans les mots du jeune homme, lorsque celui-ci, tendant le bras, interrogea l'aubergiste et les clients : « Ou serait-ce qu'il ne faut pas avoir l'autorisation ?

— Eh bien, il va donc falloir que j'aille chercher l'autorisation », dit K. en bâillant et en repoussant la couverture, comme s'il allait se lever.

« Ah bon... et auprès de qui donc ? demanda le jeune homme.

— De M. le comte, dit K., il n'y a sans doute plus que ça à faire.

— Là, maintenant, à minuit, aller chercher l'autorisation de M. le comte ? » s'exclama le jeune homme en haussant la voix et en reculant d'un pas.

« Ça n'est pas possible ? demanda K. sans élever la voix. Pourquoi alors m'avez-vous réveillé ? »

C'en était trop, le jeune homme sortit de ses gonds : « Ce sont là des manières de vagabond, proféra-t-il. J'exige qu'on respecte l'autorité comtale ! Si je vous ai réveillé, c'est pour vous faire savoir que vous devez immédiatement quitter le territoire comtal.

— La comédie a assez duré », fit K. d'une voix ostensiblement adoucie, avant de s'allonger et de ramener la couverture sur lui. « Vous passez un peu les bornes, jeune homme, et je ferai état de votre conduite demain. L'aubergiste et ces messieurs sont témoins, pour autant que j'aie absolument besoin de témoins. Mais sinon, tenez-vous pour dit que je suis l'arpenteur que le comte a fait venir. Mes aides vont me rejoindre demain dans la voiture avec les instruments. Je ne voulais pas laisser passer l'occasion de cette marche dans la neige, malheureusement je me suis perdu plusieurs fois et c'est pour ça que je suis arrivé si tard. Qu'il ait été trop tard pour me présenter au château, j'étais assez grand pour le savoir, pas besoin de vos leçons. C'est pour ça aussi que je me suis contenté de trouver sur cette couche un sommeil que – pour dire les choses gentiment – vous avez eu l'impolitesse de venir déranger. Point final. Bonne nuit, messieurs. » Et K. se retourna du côté du poêle.

Il entendit encore quelqu'un demander dans son dos, interdit : « Arpenteur ? » Puis ce fut le silence général. Mais le jeune homme se ressaisit sans tarder et dit, baissant suffisamment la voix pour que cela puisse passer pour des égards envers le sommeil de K., mais assez fort pour qu'il puisse les comprendre : « Je vais téléphoner pour me renseigner. » Quoi ? un téléphone dans cette auberge de village ? On était magnifiquement équipé. À dire vrai, si K. était surpris par tel ou tel détail, dans l'ensemble

il s'y attendait. Il s'avéra que le téléphone était installé presque au-dessus de sa tête, mais il avait tellement envie de dormir qu'il ne s'en était pas rendu compte. Si le jeune homme devait téléphoner, avec la meilleure volonté, il ne pouvait pas respecter le sommeil de K., la question était donc seulement de savoir si K. allait le laisser faire ; il décida d'accepter. Mais du coup, ça n'avait pas de sens non plus de jouer les dormeurs, et il se remit sur le dos. Il vit les paysans se regrouper, intimidés, et s'adresser la parole, l'arrivée d'un arpenteur, ce n'était pas une mince affaire. La porte de la cuisine s'était ouverte, et l'imposante silhouette de la patronne obstrua l'encadrement ; l'aubergiste s'approcha d'elle sur la pointe des pieds pour la mettre au courant. C'est à ce moment précis que la conversation téléphonique s'engagea. Le régisseur du château dormait, mais il y avait un sous-régisseur, l'un des sous-régisseurs, un M. Fritz. Le jeune homme, qui se présenta sous le nom de Schwarzer, lui raconta comment il était tombé sur K., un homme dans les trente ans, assez dépenaillé, en train de dormir sur une paille avec un minuscule sac à dos sous la tête en guise d'oreiller et un bâton noueux à portée de main. Du coup, naturellement, il l'avait trouvé suspect, et comme l'aubergiste avait manifestement omis de satisfaire à ses obligations, ç'avait été à lui, Schwarzer, d'étudier à fond la situation. K. avait, en fin de compte, très mal pris qu'on l'ait réveillé, interrogé et avisé de la menace réglementaire d'avoir à quitter le comté, peut-être à bon droit d'ailleurs, car il prétendait être un arpenteur mandé par M. le comte. Il allait de soi que, ne serait-ce que pour respecter les formes, il fallait vérifier ces affirmations, et c'est pourquoi Schwarzer pria M. Fritz de se renseigner au bureau central pour voir si l'on

attendait vraiment un arpenteur de ce genre, et de téléphoner aussitôt la réponse.

Le silence retomba, Fritz se renseignait là-bas, ici on attendait la réponse, et K. resta comme il était, sans même se retourner une seule fois, l'air absolument pas curieux, les yeux dans le vague. Le récit de Schwarzer, avec son mélange de malice et de prudence, lui donnait une idée de la culture relativement diplomatique dont, au château, même des gens aussi peu importants que Schwarzer disposaient avec aisance. De même, pour ce qui est de la rigueur dans le travail, il n'en manquait pas là-bas, la chancellerie centrale était en service de nuit. Et fournit manifestement la réponse sans tarder, car, de fait, Fritz rappelait déjà. Son compte rendu semblait d'ailleurs très bref, car Schwarzer, hors de lui, envoya aussitôt promener l'écouteur : « Je l'avais bien dit, il n'y a pas la moindre trace d'un arpenteur, c'est un vulgaire vagabond qui ment, sans doute pire que ça encore. » L'espace d'un instant, K. se dit que tout ce beau monde, Schwarzer, les paysans, l'aubergiste et sa moitié, allait se jeter sur lui, et pour échapper au moins au premier assaut, il se recroquevilla complètement sous la couverture ; c'est alors – il ressortit doucement la tête – que le téléphone sonna une deuxième fois, particulièrement fort à ce qu'il sembla à K. Bien qu'il fût invraisemblable que cela concernât de nouveau la personne de K., tout le monde se figea et Schwarzer retourna au téléphone. Là, il écouta une longue explication, puis dit à voix basse : « C'était donc une erreur ? J'en suis fort désolé. C'est le chef du bureau en personne qui a téléphoné ? Bizarre, bizarre. Comment faut-il que j'explique ça à M. l'arpenteur, maintenant ? »

K. tendit l'oreille. Le château l'avait donc nommé arpenteur. D'un côté, c'était défavorable pour lui, car cela montrait qu'on savait tout ce qu'il fallait sur son compte au château, qu'on avait soupesé les rapports de forces, et qu'on acceptait le combat le sourire aux lèvres. Mais, d'un autre côté, c'était aussi favorable dès lors que, selon lui, cela montrait qu'on le sous-estimait et qu'il aurait davantage de liberté que ce qu'il aurait cru pouvoir espérer au départ. Et si l'on s'imaginait que cette reconnaissance du statut intellectuel assurément supérieur de son office d'arpenteur permettait de le tenir durablement dans un état de frayeur, on se faisait des idées, ça lui causait juste un léger frisson, rien de plus.

À Schwarzer, qui s'approchait tout craintif, K. fit signe de déguerpir. Il refusa d'aller s'installer, comme on l'en pressait, dans la chambre de l'aubergiste, il accepta seulement de celui-ci une boisson pour dormir, une cuvette de la patronne pour la toilette, avec du savon et une serviette, et il n'eut pas besoin d'en faire la demande pour qu'on vide les lieux : tout le monde sortit en regardant ailleurs, de façon à ne pas être reconnu par lui le lendemain, on éteignit la lumière et il fut enfin tranquille. Il dormit jusqu'au matin d'un profond sommeil, tout juste troublé discrètement une fois ou deux par le frôlement furtif des souris.

Après le petit déjeuner, censé être pris en charge par le château, à ce que lui dit l'aubergiste, comme au reste tout l'entretien de la personne de K., il voulut aussitôt se rendre au village. Mais comme l'aubergiste, avec qui jusqu'à présent, se souvenant de sa conduite de la veille, il n'avait échangé que les mots nécessaires, n'arrêtait pas de lui tourner autour avec une demande muette sur les lèvres, il eut pitié de lui et le fit asseoir un bref instant à côté de lui.

« Je ne connais pas encore le comte, dit K. On dit qu'il paie bien le bon travail, c'est vrai ? Quand on voyage si loin de femme et enfant comme c'est mon cas, on veut ramener quelque chose à la maison.

— Sur ce plan-là, monsieur ne doit pas se faire de souci, on n'a jamais entendu personne se plaindre d'être mal payé.

— Voilà, dit K. Je ne fais pas partie des gens timides, et même à un comte je suis capable de dire ce que je pense, mais naturellement, il est bien mieux de s'en tirer à l'amiable avec ces messieurs. »

L'aubergiste était assis face à K. sur le bord de l'appui de fenêtre, il n'osa pas s'installer plus confortablement et regarda K. pendant tout ce temps avec de grands yeux bruns apeurés. Au début, il s'était pressé tout contre K., et maintenant on eût dit qu'il aurait préféré prendre la fuite. Est-ce qu'il avait peur qu'on l'interroge sur le comte ? Peur de ne pouvoir faire confiance à ce « monsieur » pour lequel il tenait K. ? Celui-ci se dit qu'il fallait le faire penser à autre chose. Il regarda l'horloge et dit : « Mes aides ne vont plus tarder à arriver, tu pourras les loger ici ?

— Bien sûr, monsieur, mais, est-ce qu'ils ne vont pas habiter avec toi au château ? »

Renonçait-il si aisément et si volontiers aux clients, en particulier à K., qu'il voyait sans hésiter au château ?

« Pas sûr, dit K., il faut d'abord que je sache quel est le travail qu'on veut me donner. Si, par exemple, je devais travailler ici en bas, ce serait plus rationnel d'habiter également ici en bas. Et puis, je crains que la vie là-haut dans le château ne me dise rien qui vaille. Je tiens à être toujours libre.

— On voit que tu ne connais pas le château, dit l'aubergiste à voix basse.

— Bien sûr, dit K., il ne faut pas porter de jugement hâtif. Pour l'instant, je ne sais rien d'autre du château, sinon qu'on s'y entend à dénicher l'arpenteur qui convient. Peut-être y a-t-il là-bas encore d'autres avantages. » Là-dessus, il se leva pour libérer de sa présence l'aubergiste, qui se mordait les lèvres avec inquiétude. Pas facile de gagner la confiance de cet homme.

Au moment où il partait, le regard de K. fut attiré par un portrait obscur dans un cadre obscur, accroché au mur. Il l'avait déjà remarqué depuis sa paillasse mais, à distance, il n'avait pu distinguer les détails et s'était dit que le portrait proprement dit avait été détaché du cadre et qu'on ne voyait plus que le fond protecteur de carton noir. Pourtant, c'était bel et bien une image, comme on pouvait le voir à présent, le portrait en buste d'un homme d'environ cinquante ans. Il avait la tête si penchée sur la poitrine qu'on ne voyait presque rien de ses yeux, et cette posture inclinée semblait principalement causée par le poids de son grand front et de son nez massif et tombant. La barbe était écrasée sous le menton du fait de la position de la tête et descendait plus bas encore. La main gauche était posée, doigts écartés, dans les cheveux, mais n'arrivait plus à tirer la tête vers le haut. « Qui est-ce ? demanda K., le comte ? » K. était planté devant le portrait et ne se retourna pas pour regarder l'aubergiste. « Non, dit l'aubergiste, c'est le régisseur. — Ils ont un beau régisseur au château, c'est vrai, dit K., dommage qu'il ait un fils aussi raté. — Non », dit l'aubergiste, qui tira un peu K. vers lui et lui souffla à l'oreille : « Schwarzer a un peu exagéré hier, son père n'est qu'un sous-régisseur, et même l'un des plus bas de l'échelle. » K. lui trouva à cet instant quelque chose d'enfantin. « Le salopard », dit K. en riant ; l'aubergiste, lui, ne rit pas, et ajouta : « Son père aussi est puissant. — Va donc, dit K., tu

trouves tout le monde puissant. Moi aussi par exemple ? — Toi », dit-il, apeuré mais sérieux, « je ne te considère pas comme puissant. — Tu as un bon sens de l'observation, dit K., effectivement, confiance pour confiance, je ne suis vraiment pas puissant. Et c'est sans doute pour ça que, face aux puissants, je n'éprouve pas moins de respect que toi-même, sauf que je ne suis pas aussi sincère et que je ne veux pas toujours le reconnaître. » Et K. donna à l'aubergiste une petite tape sur la joue pour le consoler et se montrer plus gentil. L'homme sourit alors quand même un peu. C'était vraiment un jeune garçon, les traits mous, le visage presque imberbe. Comment avait-il fait pour se retrouver avec cette large femme un peu âgée qu'on voyait s'activer dans la cuisine à côté à travers l'ouverture d'un passe-plat, les coudes écartés loin du corps ? K. cependant ne voulut pas l'accabler davantage ni chasser le sourire qu'il avait fini par obtenir, il lui fit donc seulement signe d'ouvrir la porte et sortit dans le beau matin d'hiver.

Il voyait à présent la silhouette du château distinctement découpée dans l'air transparent et rendue plus distincte encore par la neige qui restituait toutes les formes sous la mince couche qui couvrait tout. Il semblait d'ailleurs qu'il y eut beaucoup moins de neige là-haut qu'ici, dans le village, sur la grand-route où K. se déplaçait avec non moins de peine qu'hier. La neige montait jusqu'aux fenêtres des chaumières et se remettait à peser aussitôt sur la toiture basse, tandis que sur la colline tout s'élançait vers le ciel, libre et léger, c'était du moins ce qui semblait.

Dans l'ensemble, le château, tel qu'on le voyait de loin, correspondait aux attentes de K. Ce n'était ni un vieux château fort, ni une magnificence architecturale moderne, mais un ensemble de bâtiments tout en longueur, composé d'un petit

nombre de bâtiments à deux niveaux, mais aussi d'une grande quantité de constructions plus basses collées les unes aux autres ; si l'on n'avait pas su que c'était un château, on aurait pu le prendre pour une petite ville. K. ne vit qu'un seul clocheton, il n'y avait pas moyen de savoir s'il appartenait à un bâtiment d'habitation ou à une église. Des nuées de corneilles tournoyaient tout autour.

Les yeux rivés sur le château, K. continuait d'avancer, rien d'autre n'occupait son esprit. Mais, à mesure qu'il approchait, le château le décevait ; ce n'était rien, en réalité, qu'une petite ville tout ce qu'il y a de miséreux, un agrégat de maisons de village, dont la seule distinction tenait au fait, peut-être, que tout était construit en pierre, mais la peinture était tombée depuis longtemps et la pierre semblait s'effriter. K. se rappela vaguement sa petite ville natale, elle n'avait rien à envier à ce prétendu château, et si pour K. il n'avait été question que de le visiter, il eût été dommage d'avoir fait tout ce long voyage, il aurait agi plus sagement en retournant voir une fois son vieux pays, où il n'était pas allé depuis si longtemps déjà. Et il comparait mentalement le clocher du pays et le clocheton qui pointait là-haut. Ce clocher là-bas qui s'effilait sans complexe, sûr de lui, d'un seul trait droit vers le ciel, et se terminait par une ample toiture de tuiles rouges, bâtisse humaine, certes – que savons-nous bâtir d'autre ? –, mais avec un but plus élevé que celui de ce troupeau de maisons basses et une expression plus claire que celle des moroses jours ouvrables. Tandis que ce clocheton là-haut – c'était le seul visible –, celui d'une habitation, ça se voyait maintenant, celui du château principal peut-être, c'était un bâtiment rond, monotone, heureusement masqué en partie par du lierre, muni de petites fenêtres rayonnant à présent dans le soleil – ça avait quelque

chose de fou –, qui s’achevait par une espèce de terrasse à créneaux dont les merlons pointaient dans le ciel bleu, incertains, irréguliers, fragiles et comme dessinés par une main d’enfant timorée ou négligente. C’était comme si quelque habitant morose, astreint en toute justice à se tenir enfermé dans la pièce la plus éloignée de la maison, avait enfoncé le toit et s’était dressé pour se montrer au monde.

Une nouvelle fois K. ne bougea plus, comme si cette immobilité donnait plus de force à son jugement. Mais il fut dérangé. Derrière l’église du village, où, la veille, il s’était arrêté – ce n’était à vrai dire qu’une chapelle, agrandie d’une manière de grange pouvant accueillir la paroisse entière –, se trouvait l’école. Une longue construction basse réunissant bizarrement le caractère du provisoire et celui du très ancien. Elle s’étendait derrière un jardin ceinturé de grilles, un champ de neige pour l’instant. Les enfants étaient justement en train d’en sortir avec l’instituteur. Ils l’entouraient en grappe épaisse, leurs regards tournés vers lui, bavardant sans cesse en tous sens, ils parlaient vite, K. ne comprenait pas du tout ce qu’ils disaient. L’instituteur, un homme jeune, petit, étroit d’épaules, qui se tenait très droit sans que ça finisse par être ridicule, avait déjà repéré K. de loin ; à vrai dire, en dehors de son propre groupe, K. était le seul être à la ronde. En sa qualité d’étranger, K. salua le premier, *a fortiori*, n’est-ce pas, un petit homme à ce point investi d’autorité. « Bonjour, monsieur l’instituteur », dit-il. D’un seul coup les enfants se turent, ce silence soudain, préparant l’auditoire à ses paroles, plut sans doute à l’instituteur. « Vous regardez le château ? » demanda-t-il avec plus de douceur que K. s’y fût attendu, mais sur un ton qui pouvait signifier qu’il n’approuvait pas ce que faisait K. « Oui, dit K., je ne suis pas d’ici, je ne suis

dans la place que depuis hier soir. — Le château ne vous plaît pas ? demanda l'instituteur très vite. — Comment ? » demanda K. en guise de réponse, un peu époustouflé, avant de répéter la question sous une forme moins drue : « Si le château me plaît ? Pourquoi supposez-vous qu'il ne me plaît pas ? — Il ne plaît à aucun étranger », dit l'instituteur. Pour ne rien dire ici de malvenu, K. détourna la conversation et demanda : « Vous connaissez sans doute le comte ? — Non », dit l'instituteur en faisant mine de tourner les talons, mais K. ne lâcha rien et répéta la question : « Comment cela ? Vous ne connaissez pas le comte ? — Et comment pourrais-je le connaître ? » dit l'instituteur en baissant le ton, puis il ajouta à voix haute en français : « Tenez compte de la présence d'enfants innocents. » K. s'autorisa de cette remarque pour demander : « Pourrais-je vous rendre visite un de ces jours, monsieur l'instituteur ? Je vais rester ici assez longtemps, et je me sens déjà un peu à l'abandon, je ne fais pas partie des paysans et je n'ai sans doute pas ma place au château. — Il n'y a pas de différence entre les paysans et le château, dit l'instituteur. — Ça se peut bien, dit K. Ça ne change rien à ma situation. Pourrais-je vous rendre visite un de ces jours ? — J'habite dans la Schwanengasse, chez le boucher. » C'était là certes plus l'indication d'une adresse qu'une invitation, mais K. dit : « Bon, je viendrai. » L'instituteur hocha la tête et continua son chemin, flanqué du paquet d'enfants qui se remit aussitôt à brailler. Peu après ils disparurent dans la pente raide d'une ruelle.

K. cependant était désorienté, la conversation l'avait irrité. Pour la première fois depuis son arrivée, il ressentait une vraie fatigue. Au début la longue route pour venir ici ne semblait pas du tout l'avoir accablé – comme il avait marché des jours durant, tranquillement, un pas après l'autre ! – mais maintenant, tout de

même, les effets de cet effort extrême se faisaient sentir, et ils tombaient mal à dire vrai. Il était irrésistiblement mû par le besoin de faire de nouvelles connaissances, mais chaque connaissance nouvelle aggravait sa fatigue. Si, dans l'état où il était aujourd'hui, il se forçait à prolonger au moins sa promenade jusqu'à l'entrée du château, il en aurait fait plus qu'assez.

Ainsi se remit-il à avancer, mais c'était loin. La route, en effet, cette grand-rue du village, ne montait pas au sommet de la colline du château, elle ne menait qu'à proximité, après quoi elle faisait presque exprès de tourner, et même si elle ne s'éloignait pas du château, elle ne s'en approchait cependant pas davantage. K. attendait toujours que la route bifurque enfin vers le château, et c'est uniquement poussé par cette attente qu'il continuait de marcher ; en raison de sa fatigue, manifestement, il hésitait à abandonner la route, et il s'étonnait aussi de la longueur du village, qui n'en finissait pas ; toujours et encore ces petites maisonnettes et leurs carreaux couverts de glace, et puis la neige et l'absence d'âme qui vive – Finalement, il s'arracha à cette route qui le tenait prisonnier, une étroite ruelle l'engloutit, la neige était plus profonde encore, en extraire les pieds qui s'y enfonçaient était un travail difficile, il transpirait, soudain il s'immobilisa, il ne pouvait aller plus loin.

Cela étant, il n'était pas vraiment abandonné, à droite et à gauche il y avait des chaumières de paysans, il fit une boule de neige et la lança sur une fenêtre. Aussitôt la porte s'ouvrit – la première porte qui s'ouvrait de tout le chemin qui traversait le village – et un vieux paysan, dans un paletot de fourrure brune, la tête penchée sur le côté, aimable et fragile, fut là. « Puis-je venir un peu chez-vous ? dit K. Je suis très fatigué. » Il n'entendit pas ce que le vieux disait, il accepta avec gratitude qu'on pousse une

planche vers lui qui le sauva aussitôt de la neige, et en quelques pas il fut dans la pièce principale.

Une grande pièce dans la pénombre. Celui qui arrivait du dehors ne voyait d'abord rien du tout. K. trébucha sur une bassine de lessive, une main de femme le retint. On entendait dans un coin plein de cris d'enfants. Dans un autre coin, une vapeur épaisse s'entortillait et transformait le clair-obscur en obscurité complète, K. se tenait là-dedans comme dans des nuages. « Il est soûl », dit quelqu'un. « Qui êtes-vous ? » proféra une voix autoritaire ; puis, s'adressant sans doute au vieux : « Pourquoi l'as-tu laissé entrer ? Est-ce qu'on peut laisser entrer tout ce qui traîne dans les rues ? — Je suis l'arpenteur du comté », dit K., tentant ainsi de se justifier devant ces gens toujours invisibles. « Ah, c'est l'arpenteur », dit une voix de femme, et il se fit alors un silence complet. « Vous me connaissez ? demanda K. — Pour sûr », dit encore brièvement la même voix. Le fait qu'on connaissait K. ne semblait pas plaider en sa faveur.

À la fin, la vapeur se dissipa un peu, et K. put lentement reprendre ses esprits. Ça semblait être un jour de lessive générale. Près de la porte on lavait du linge. Mais la vapeur était venue du coin gauche, où, dans un baquet de bois comme K. n'en avait jamais vu d'aussi grand, il faisait bien la taille de deux lits, deux hommes se baignaient dans l'eau fumante. Plus surprenant encore était le coin droit, sans qu'on sût exactement en quoi consistait la surprise. Par une grande lucarne, seule ouverture dans le mur du fond de la pièce, passait, sans doute en provenance de la cour, une lueur de neige livide qui donnait à la robe d'une femme presque allongée, fatiguée, encoignée au fond d'un fauteuil à grand dossier, l'aspect luisant de la soie. Elle avait

un nourrisson au sein. Tout autour d'elle deux ou trois enfants jouaient, des enfants de paysan, ça se voyait, elle, pourtant, n'avait pas l'air d'en faire partie ; de fait, la maladie et la fatigue habillent même les traits des paysans d'une certaine finesse.

« Asseyez-vous », dit l'un des hommes, un barbu, avec en plus une moustache sous laquelle il gardait la bouche ouverte pour respirer bruyamment, drôle de spectacle ; il tendit la main par-dessus le bord du baquet pour montrer un coffre, éclaboussant le visage de K. avec de l'eau chaude. Sur ce même coffre était déjà assis le vieux qui avait fait rentrer K., les yeux perdus dans le vague. K. fut reconnaissant d'avoir enfin le droit de s'asseoir. Plus personne ne s'occupait de lui maintenant. La femme à côté de la lessiveuse, blonde, dans la plénitude de la jeunesse, chantonnait doucement quelque chose tout en travaillant, les hommes dans le bain piétinaient l'eau et se retournaient ; les enfants voulaient s'approcher d'eux, mais ils étaient toujours repoussés à coups d'éclaboussures vigoureuses qui n'épargnaient pas K. ; la femme allongée dans le fauteuil avait l'air inanimée, elle ne baissait même pas les yeux vers l'enfant qu'elle avait au sein, mais regardait vers le haut sans trop savoir quoi.

K. l'avait regardée assez longuement, cette belle image immuablement triste, mais après il avait dû s'endormir, car lorsqu'il fut hélé par une voix forte et sursauta, effrayé, il avait la tête sur l'épaule du vieux à côté de lui. Les hommes avaient fini de prendre leur bain, où les enfants s'ébattaient désormais sous la surveillance de la femme blonde, et se tenaient habillés devant K. Il s'avéra que le barbu auteur du cri était le moins impressionnant des deux. L'autre, en effet, qui n'était pas plus grand que le barbu et qui avait beaucoup moins de barbe, était un homme silencieux, lent de pensée, large de partout, de visage

aussi. Il avait la tête penchée. « Monsieur l'arpenteur, dit-il, vous ne pouvez pas rester, pardon pour l'impolitesse. — Je ne voulais pas rester non plus, dit K., simplement me reposer un peu. C'est fait et maintenant je m'en vais. — Vous vous étonnez sans doute de ce peu d'hospitalité, dit l'homme, mais chez nous l'hospitalité n'est pas une coutume, nous n'avons pas besoin de visiteurs. » Un peu revigoré par le sommeil, entendant un peu plus clairement qu'avant, K. se réjouit de ces franches paroles. Il se déplaçait plus librement, appuyant sa canne tantôt ici, tantôt là, et s'approcha de la femme dans le fauteuil ; il était au reste le plus grand, physiquement, dans cette pièce.

« Certainement, dit K., pourquoi auriez-vous besoin de visiteurs ? Mais, de temps en temps, on en a quand même besoin d'un, moi par exemple, l'arpenteur. — Ça je ne sais pas, dit l'homme avec lenteur ; si on vous a appelé, c'est vraisemblablement qu'on a besoin de vous, c'est sans doute une exception, mais nous, les petites gens, on se tient à la règle, vous ne pouvez pas nous en vouloir. — Non, non, dit K., je n'ai que des raisons de vous remercier, vous et tout le monde ici. » Et à la grande surprise de tous, K. tourna littéralement les talons d'un bond et se retrouva devant la femme. Ses yeux bleus fatigués se posèrent sur K., un fichu de soie transparente lui descendait jusqu'au milieu du front, le nourrisson dormait sur sa poitrine. « Qui es-tu ? » demanda K. Elle répondit avec dédain, sans qu'on pût savoir si le ton méprisant s'adressait à K. ou à sa propre réponse : « Une fille du château. »

Tout cela n'avait duré qu'un instant mais K. se retrouvait déjà avec, à sa gauche et à sa droite, chacun des deux hommes, et comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de communiquer, il fut tiré vers la porte, sans un mot, mais avec force. Voyant cela, le

vieux se réjouit de quelque chose et se mit à applaudir. La lavandière, elle aussi, éclata de rire quand les enfants se mirent soudain, comme fous, à faire du bruit.

K. cependant se retrouva bientôt dans la rue, les hommes le surveillaient du seuil, il neigeait de nouveau, et pourtant il semblait faire un peu plus clair. Le barbu cria avec impatience : « Où voulez-vous aller ? Par ici ça mène au château et par là au village. » K. ne répondit pas à sa question, mais dit à l'autre, qui malgré sa supériorité semblait être le plus fréquentable des deux : « Qui êtes-vous ? Qui dois-je remercier pour le moment passé chez vous ? — Je suis le maître tanneur Lasemann, lui répondit l'homme, vous n'avez à remercier personne. — Bien, dit K., peut-être nous retrouverons-nous un de ces jours. — Je ne crois pas », dit l'homme. À ce moment précis, le barbu cria en levant la main : « Bonjour Artur, bonjour Jeremias ! » K. se retourna. On voyait quand même bien des êtres humains dans les rues de ce village ! Deux jeunes hommes de taille moyenne s'en venaient du côté du château, très sveltes l'un et l'autre, dans des vêtements serrés, leurs visages aussi étaient vraiment ressemblants, ils avaient le teint brun foncé, d'où se détachait cependant le noir très spécial d'une barbiche. Ils marchaient étonnamment vite malgré l'état de la voirie, projetant devant eux en cadence leurs jambes fluettes. « Qu'est-ce qui vous arrive ? » leur cria le barbu, on ne pouvait communiquer avec eux qu'en criant tant ils marchaient vite sans jamais s'arrêter. « Des affaires à régler, lui clamèrent-ils en riant. — Où ça ? — À l'auberge. — C'est là que je vais aussi », cria K. d'un seul coup plus fort que tous les autres, il avait grand désir d'être emmené par ces deux-là. Certes leur fréquentation ne lui semblait pas très profitable, mais manifestement c'étaient deux bons et stimulants compagnons de

route. Ils entendirent bien les paroles de K., mais se contentèrent de faire un signe de tête, et déjà ils étaient passés.

K. était toujours debout dans la neige, n'avait pas trop envie d'en extraire un pied pour aller le replonger un tout petit peu plus loin dans son épaisseur ; le maître tanneur et son aide, satisfaits de s'être définitivement débarrassés de K., se poussèrent lentement à l'intérieur de la maison, sans cesser de se retourner vers K. par la porte à peine entrouverte, et K. se retrouva seul avec la neige qui l'enveloppait. « L'occasion d'un bref désespoir » – les mots lui passèrent par la tête – « si seulement j'étais là par hasard, et non en l'ayant voulu. »

C'est alors que, dans la chaumière à main gauche, on ouvrit une minuscule fenêtre ; fermée, elle semblait d'un bleu profond, peut-être dans le reflet de la neige, et elle était si minuscule que maintenant qu'elle était ouverte on ne voyait même pas la totalité du visage de celui qui regardait au-dehors, mais rien que ses yeux, de vieux yeux de couleur marron. « Il est là », entendit dire K. par une voix de femme tremblotante. « C'est l'arpenteur », dit une voix d'homme. Puis l'homme vint à la fenêtre et demanda sur un ton qui n'était pas inamical, mais comme s'il lui importait que tout soit en ordre dans la rue devant sa maison : « Qu'est-ce que vous attendez ? — Un traîneau qui m'emmène, dit K. — Il ne passe pas de traîneau ici, dit l'homme, il n'y a pas de circulation par ici. — C'est quand même bien la route qui mène au château, objecta K. — Quand même, quand même », dit l'homme, sur un ton quelque peu inexorable, « il n'y a pas de circulation par ici. » Ils se turent alors tous deux. Mais l'homme réfléchissait manifestement à quelque chose, car il laissait la fenêtre ouverte, d'où la vapeur sortait à flots. « Sale chemin », dit K. pour venir à sa rescousse. Mais l'autre dit seulement : « Vous pouvez le dire » ;

au bout d'un petit moment il ajouta malgré tout : « Si vous voulez, je vous conduis avec mon traîneau. — Oh, oui, s'il vous plaît, dit K., tout content. Combien voulez-vous pour ça ? — Rien », dit l'homme. K. était très étonné. « Quand même, vous êtes l'arpenteur, dit l'homme pour s'expliquer, et vous faites partie du château. Où voulez-vous aller ? — Au château, dit K. rapidement. — Alors je n'y vais pas, dit l'homme aussitôt. — Mais je fais partie du château », dit K., reprenant les paroles de l'homme. « Peut-être bien », fit l'homme sur le ton du refus. « Bon, alors, conduisez-moi à l'auberge, dit K. — Bien, dit l'homme, j'arrive tout de suite avec le traîneau. » Tout ça ne donnait pas l'impression d'une amabilité particulière, mais plutôt d'une tentative très intéressée, anxieuse et presque maniaque de déloger K. de devant la maison.

Le portail de la ferme s'ouvrit, et un petit traîneau pour charges légères en sortit, entièrement plat et sans aucun siège, tiré par un petit cheval malingre, avec l'homme derrière, non pas vieux mais malingre lui aussi, voûté, boitant, le visage enrhumé rougi et maigre, qu'un châle de laine solidement enroulé autour du cou faisait paraître tout petit. L'homme était visiblement malade, et s'il était sorti c'était uniquement pour dégager K. de la place. K. évoqua quelque chose de ce genre, mais l'homme fit signe que non. La seule chose que K. apprit, c'est qu'il était le charretier Gerstäcker, et que s'il avait pris ce traîneau inconfortable c'était parce qu'on venait juste de le préparer et qu'en tirer un autre aurait pris trop de temps. « Asseyez-vous », dit-il en montrant l'arrière du traîneau avec le fouet. « Je vais m'asseoir à côté de vous, dit K. — Je m'en irai, dit Gerstäcker. — Pourquoi ça ? demanda K. — Je m'en irai », répéta Gerstäcker, pris alors d'un accès de toux qui le secoua tellement qu'il dut

planter ses jambes dans la neige et se tenir des deux mains au bord du traîneau. K. ne dit plus rien et s'assit à l'arrière du traîneau ; la toux se calma et ils partirent.

Le château là-haut, étonnamment sombre déjà, que K. avait espéré rejoindre encore aujourd'hui, s'éloigna de nouveau. Mais comme s'il avait encore fallu qu'un signe fût envoyé en guise d'adieu provisoire, on entendit une cloche sonner là-haut, joyeusement agitée, une cloche qui au moins l'espace d'un instant faisait frémir le cœur, comme s'il était menacé – car cette sonorité était également douloureuse – par l'accomplissement de ce qu'il désirait sans en être certain. Mais, peu après, cette grosse cloche se tut, relayée par la voix d'une discrète clochette monotone, là-haut peut-être, ou peut-être encore dans le village. Ce tintement était plus en accord, à vrai dire, avec la lenteur du trajet et avec ce pitoyable mais inflexible charretier.

« Dis voir », cria soudain K. – ils étaient déjà près de l'église, le chemin de l'auberge n'était plus très loin, K. pouvait se permettre de risquer quelque chose –, « ça m'étonne beaucoup que tu oses me transporter de ton propre chef. Tu en as le droit ? » Gerstäcker n'y prêta guère attention et continua à marcher tranquillement à côté du petit cheval. « Eh ! » cria K. en tassant dans sa main avec un peu de neige du traîneau une boule qui toucha Gerstäcker en plein dans l'oreille. L'homme, alors, s'arrêta quand même et se retourna ; mais en le voyant à présent de si près – la luge avait continué à glisser encore un peu –, en voyant sa silhouette voûtée, plus ou moins maltraitée, son visage maigre, fatigué et rougi, avec des joues plus ou moins dissemblables, l'une toute plate, l'autre creusée, la bouche ouverte en attente, où il ne restait que quelques dents solitaires, K. se demanda s'il fallait qu'il répète maintenant par pitié ce qu'il avait dit juste

avant par méchanceté, à savoir si Gerstäcker pouvait être puni d'avoir transporté K. « Qu'est-ce que tu veux ? » demanda Gerstäcker sans comprendre ; mais sans attendre non plus d'autre explication, il cria quelque chose au petit cheval et ils recommencèrent à avancer.

Quand ils arrivèrent à proximité de l'auberge – K. s'en rendit compte à un virage –, celle-ci était déjà, à son grand étonnement, complètement plongée dans l'obscurité. S'était-il absenté si longtemps ? Rien qu'une ou deux heures peut-être, d'après son calcul. Et c'est le matin qu'il était parti. Et il n'avait ressenti aucun besoin de manger. Et le jour était resté uniformément clair jusqu'à il y a peu, l'obscurité venait juste de tomber. « Brèves journées, brèves journées », se dit-il, se glissant hors du traîneau et marchant vers l'auberge.

Là-haut, sur le petit perron de la maison, se tenait l'aubergiste – il trouva cela tout à fait bienvenu –, qui l'éclaira en levant la lanterne. Se souvenant vaguement du charretier, K. s'arrêta ; quelqu'un toussa quelque part dans l'obscurité, c'était lui. Tant pis, il le reverrait sûrement très bientôt. C'est seulement quand il fut en haut chez l'aubergiste, qui le salua humblement, qu'il remarqua deux hommes qui se tenaient de part et d'autre de la porte. Il prit la lanterne de la main de l'aubergiste et les éclaira tous deux ; c'étaient les hommes qu'il avait déjà rencontrés et qu'on avait appelés Artur et Jeremias. Cette fois, ils lui firent le salut militaire. Songeant à son temps d'armée, à cette période heureuse, il éclata de rire. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il en les regardant l'un après l'autre. « Vos aides, répondirent-ils. — Ce sont les deux aides, confirma l'aubergiste à voix basse. — Comment ça ? demanda K., vous êtes mes anciens aides, à qui j'ai demandé de me rejoindre et que j'attends ? » Ils approuvèrent.

« C'est bien, dit K. après un bref instant, c'est bien que vous soyez venus. Au fait, dit K. après un autre bref instant, vous avez pris beaucoup de retard, vous êtes très négligents. — Le chemin était long, dit l'un. — Le chemin était long, répéta K., mais je vous ai rencontrés quand vous veniez du château. — Oui, dirent-ils sans plus d'explication. — Où avez-vous déposé vos instruments ? demanda K. — Nous n'en avons pas, dirent-ils. — Les instruments que je vous ai confiés », dit K. Ils répétèrent : « Nous n'en avons pas. — Ah, vous alors ! dit K. Vous vous y connaissez en arpentage ? — Non, dirent-ils. — Mais si vous êtes mes anciens aides vous devez quand même vous y connaître », dit K. Ils ne dirent rien. « Eh bien, venez donc », dit K. en les poussant devant lui à l'intérieur de la maison.

BARNABAS

Ils restèrent ensuite assis tous les trois, sans trop rien dire, dans la salle de l'auberge, devant une bière à une petite table, K. au milieu, les deux aides à gauche et à droite. À part eux, il n'y avait qu'une table d'occupée, tout comme le soir précédent. « Pas facile avec vous », dit K., comparant leurs visages comme il l'avait déjà fait souvent, « comment faire pour vous différencier. Vous ne vous différenciez que par le nom, pour le reste vous vous ressemblez comme... » Il s'arrêta, puis continua involontairement : « Pour le reste vous vous ressemblez comme des serpents. » Ils sourirent. « Pour le reste, on nous différencie bien, dirent-ils pour se justifier. — Je le crois, dit K., j'en ai moi-même été témoin, mais je ne vois qu'avec mes yeux et avec eux je n'arrive pas à vous différencier. C'est pourquoi je vous traiterai comme un seul et même homme et vous nommerai tous les deux Artur, c'est bien le nom de l'un d'entre vous, toi par exemple ? demanda K. à l'un des deux. — Non, dit celui-ci, je m'appelle Jeremias. — Bon, ça nous est égal, dit K. Je vous appellerai tous les deux Artur. Si j'envoie Artur quelque part, vous y allez tous les deux, si je donne du travail à Artur, vous le faites tous les deux ; bien sûr, le gros inconvénient pour moi, c'est que je ne peux pas vous employer pour un travail dissocié, mais pour compenser,

l'avantage, c'est que, pour toutes les tâches que je vous confie, vous avez en commun une responsabilité indivise. Peu m'importe la façon dont vous vous répartissez le travail, la seule chose, c'est que vous n'avez pas le droit de vous décharger l'un sur l'autre, vous êtes pour moi un seul et même homme. » Ils y réfléchirent et dirent : « Ça nous déplairait vraiment. — Et pourquoi ça ? dit K. Naturellement, ça ne peut que vous déplaire, mais ça ne change rien. » Depuis un petit moment déjà K. avait vu l'un des paysans rôder autour de la table, il finit par se décider, s'avança vers l'un des deux aides et voulut lui chuchoter quelque chose. « Je vous demande pardon », dit K., frappant de la main sur la table et se levant, « ce sont mes aides et nous sommes en conférence. Personne n'a le droit de nous déranger. — Oh, je vous en prie, je vous en prie », dit le paysan, tout peureux, en retournant à reculons vers ses compagnons de table. « C'est quelque chose que vous devez respecter avant tout, dit K. avant de se rasseoir. Vous ne pouvez parler avec personne sans mon autorisation. Je suis un étranger ici et, si vous êtes mes anciens aides, vous êtes alors vous aussi des étrangers. Les trois étrangers que nous sommes doivent donc se serrer les coudes, topez là. » Ils tendirent leurs mains à K. avec trop d'empressement. « Gardez vos paluches, dit-il, mais mon ordre reste valable. Maintenant, je vais aller me coucher et je vous conseille d'en faire autant. Aujourd'hui, nous avons manqué un jour de travail, demain il faut commencer très tôt. Il faut que vous trouviez un traîneau pour aller au château et que vous soyez prêts avec ce traîneau à 6 heures devant la maison. — Bien », dit l'un, mais l'autre s'interposa : « Tu dis "Bien" et tu sais pourtant que ce n'est pas possible — Silence, dit K. Vous voulez déjà commencer à vous différencier. » Mais déjà le premier disait à son tour : « Il a

raison, c'est impossible, aucun étranger n'a le droit d'entrer dans le château sans autorisation. — Où faut-il solliciter l'autorisation ? — Je ne sais pas, peut-être auprès du régisseur. — Eh bien, on va la solliciter là-bas par téléphone, téléphonez tout de suite au régisseur, tous les deux. » Ils coururent à l'appareil, obtinrent la liaison – ce qu'ils pouvaient réagir avec empressement, ces deux-là ! Vus de l'extérieur, ils étaient d'une docilité ridicule – et demandèrent si K. pouvait venir avec eux le lendemain au château. K. entendit depuis sa table la réponse négative, mais la réponse était plus précise que ça, elle disait : « Ni demain, ni une autre fois. » « Je vais téléphoner moi-même », dit K. en se levant. Alors que jusqu'à présent K. et ses aides, mis à part l'intermède de l'un des paysans, avaient peu attiré l'attention, sa dernière remarque éveilla un intérêt général. Ils se levèrent tous avec K., et l'aubergiste eut beau chercher à les repousser, ils se groupèrent en demi-cercle serré autour de lui, à côté de l'appareil téléphonique. L'opinion l'emportait parmi eux que K. n'obtiendrait pas du tout de réponse. K. dut les prier de rester tranquilles, il ne demandait pas à entendre leurs avis.

Un bourdonnement sortit de l'écouteur, K. n'en avait jamais entendu de pareil en téléphonant. C'était comme si, issue du bourdonnement d'une foule de voix d'enfants – mais ce bourdonnement lui-même d'ailleurs n'en était pas un, c'était un chant de voix lointaines, extrêmement lointaines –, comme si, issue de ce bourdonnement, une voix unique, haute mais forte se formait de manière absolument impossible et venait frapper l'oreille, comme si elle exigeait de ne pénétrer plus profondément que dans le seul et misérable système auditif. K. écoutait sans téléphoner, le bras gauche appuyé sur la tablette du téléphone, il écoutait comme ça.

Il ne sut pas combien de temps, en tout cas jusqu'à ce que l'aubergiste le tire par la veste et lui dise qu'un messenger venait d'arriver pour lui. « Fiche le camp ! » s'écria K., perdant le contrôle, peut-être dans le téléphone, car quelqu'un s'annonça. On put entendre la conversation suivante : « Ici Oswald, qui est à l'appareil ? » criait cette voix pleine de sévérité et d'arrogance, avec un petit défaut dans l'élocution qu'elle tentait de compenser, ainsi qu'il sembla à K., par un supplément de sévérité. K. hésita à se présenter ; face au téléphone, il était sans défense, l'autre pouvait lui faire tomber la foudre dessus, poser l'écouteur, et K. s'était condamné un chemin qui n'était peut-être pas sans importance. L'hésitation de K. rendit l'homme impatient. « Qui est à l'appareil ? » répéta-t-il, puis il ajouta : « Je vous serais très reconnaissant si on ne téléphonait pas autant depuis cet endroit, il y a un instant encore on a appelé. » K. ne releva pas cette remarque et, prenant soudain une décision, annonça : « Ici l'aide de M. l'arpenteur. — Quel aide ? Quel monsieur ? Quel arpenteur ? » K. se souvint soudain de l'appel de la veille. « Demandez à Fritz », dit-il brièvement. Cela fit quelque effet, à son propre étonnement. Mais plus encore que de cet effet, il s'étonna de l'unanimité qui régnait dans le service là-bas. La réponse fut : « Je suis déjà au courant. L'éternel arpenteur. Oui, oui. Et quoi encore ? Quel aide ? — Josef », dit K. Il fut un peu gêné par les murmures des paysans dans son dos, manifestement ils n'étaient pas d'accord avec le fait qu'il ne se présentait pas correctement. Mais K. n'avait pas le temps de s'occuper d'eux, car la conversation le sollicitait beaucoup. « Josef ? demanda-t-on en retour. Les aides s'appellent... » (Il y eut une brève pause, manifestement il demandait les noms à quelqu'un d'autre.) « Artur et Jeremias. — Ceux-là sont les nouveaux aides, dit

K. — Non, ce sont les anciens. — Ce sont les nouveaux, mais c'est moi l'ancien aide, qui ai rejoint aujourd'hui M. l'arpenteur. — Non, criait-on maintenant. — Et qui suis-je alors ? » demanda K. sans se départir de son calme. Et après une pause la même voix dit, avec le même défaut de prononciation, tout en étant malgré tout une autre voix plus profonde et plus digne de déférence : « Tu es l'ancien aide. »

K. s'attachait à écouter le son de la voix et du coup n'entendit presque pas la question : « Que veux-tu ? » Il aurait préféré avoir déjà reposé l'écouteur. Il n'attendait plus rien de cette conversation. C'est seulement parce qu'il y était forcé qu'il demanda encore rapidement : « Quand mon maître peut-il venir au château ? — Jamais, lui fut-il répondu. — Bien », dit K. et il raccrocha.

Dans son dos, les paysans s'étaient déjà rapprochés tout près de lui. Les aides, sans cesser de jeter des regards de côté dans sa direction, s'employaient à empêcher les paysans de l'approcher. Mais ça semblait n'être qu'une pure comédie, et d'ailleurs les paysans, satisfaits du résultat de la conversation, cédèrent peu à peu. C'est alors qu'un homme arrivant par-derrière d'un pas rapide fendit le groupe en deux, s'inclina devant K. et lui remit une lettre. K. garda la lettre dans la main et regarda cet homme, qui pour l'heure lui sembla être plus important. Il y avait une grande ressemblance entre lui et les deux aides, il était aussi élancé qu'eux, habillé tout aussi près du corps, aussi svelte et souple qu'eux également, et pourtant tout à fait différent. Combien K. aurait préféré l'avoir comme aide ! L'homme lui rappelait un peu la femme au nourrisson qu'il avait vue chez le maître tanneur. Il était presque entièrement vêtu de blanc, son habit n'était sans doute pas en soie, c'était un habit d'hiver

comme tous les autres, mais il avait l'aspect délicat et solennel d'un habit de soie. Son visage était lumineux et franc, les yeux extrêmement grands. Son sourire était incroyablement engageant. Il se passa la main sur le visage, comme s'il voulait chasser ce sourire, mais il n'y parvint pas. « Qui es-tu ? demanda K. — Mon nom est Barnabas, dit-il, je suis un messenger. » Ses lèvres s'ouvraient et se fermaient de façon virile et pourtant suave tandis qu'il parlait. « Ça te plaît ici ? » demanda K. en lui désignant les paysans, pour lesquels il persistait à éprouver de l'intérêt, et qui regardaient avec leur visage littéralement torturé – on aurait dit que leur crâne avait été aplati en tapant dessus et que les traits de leur visage s'étaient dessinés dans la douleur que leur faisaient les coups –, avec leurs lèvres charnues, leur bouche ouverte, qui regardaient, mais qui aussi bien ne regardaient pas, car de temps à autre leur regard s'égarait et restait, avant de revenir, longuement fixé sur quelque objet sans intérêt ; après quoi K. désigna aussi d'un geste les deux aides, qui se tenaient embrassés, joue contre joue, et souriaient, pas moyen de savoir si c'était humblement ou par moquerie, bref il désigna tous ces gens comme s'il présentait une compagnie qui lui avait été imposée par des circonstances particulières en s'attendant – il y avait là de la confiance et, pour K., c'était elle qui importait – à ce que Barnabas fasse intelligemment la différence entre eux et lui. Mais Barnabas – en toute innocence, il est vrai, c'était visible – ne perçut pas du tout la question, il la laissa passer sur lui, tel un domestique bien élevé laissant passer une parole du maître qui ne lui est qu'apparemment destinée, se contenta de regarder tout autour de lui, un peu dans le sens de la question, salua d'un signe de la main des personnes connues parmi les paysans et échangea quelques mots avec les aides, tout cela de manière autonome et

libre, sans se mêler à eux. K. – certes mis à distance mais non humilié – revint à la lettre qu’il avait dans la main et l’ouvrit. Elle disait précisément ceci :

Très cher Monsieur ! Vous avez, comme vous savez, été admis dans les services des maîtres du lieu. Votre supérieur le plus proche est le président de la commune de ce village, qui vous communiquera tous les détails concernant votre travail et les conditions salariales, et auprès de qui vous aurez aussi à rendre des comptes. Cela étant, je ne vous perdrai pas de vue moi-même. Barnabas, qui vous remettra cette lettre, viendra de temps en temps s’enquérir auprès de vous de ce que vous souhaitez et me le communiquera. Vous me trouverez toujours disposé, pour autant que cela soit possible, à vous être agréable. Je tiens beaucoup à ce que mes travailleurs soient satisfaits.

La signature n’était pas lisible, mais à côté d’elle était imprimé : LA PRÉSIDENTE DU BUREAU X. « Attends ! » dit K. à Barnabas en train de s’incliner, puis il appela l’aubergiste pour qu’il lui montre sa chambre ; il voulait être seul un moment avec la lettre. Sur quoi, il se souvint que Barnabas, malgré toute l’inclination qu’il éprouvait pour lui, n’était malgré tout rien d’autre qu’un messenger, et il lui fit servir une bière. Il observa attentivement la façon dont il allait l’accepter ; Barnabas l’accepta manifestement très volontiers et but aussitôt. K. partit ensuite avec l’aubergiste. Dans la petite maison, on n’avait rien pu préparer d’autre pour K. qu’une mansarde exiguë, et même cela avait fait des difficultés, car on avait dû loger ailleurs deux servantes qui jusqu’à présent avaient dormi là. À dire vrai, on

n'avait rien fait d'autre que de déloger les servantes, pour le reste la chambre était sans doute inchangée, pas de draps dans l'unique lit, rien que quelques oreillers, et une couverture de selle dans l'état où elle était restée après la nuit précédente ; au mur, quelques images pieuses et des photographies de soldats, on n'avait même pas aéré, on espérait manifestement que le nouveau client ne resterait pas longtemps, et on ne faisait rien pour le retenir. Mais K. ne trouva rien à redire, il se roula dans la couverture, s'assit à la table et se mit à relire la lettre à la lueur d'une bougie.

Elle n'était pas cohérente, il y avait des passages où on lui parlait comme à une personne libre dont on reconnaît la volonté propre, c'était le cas de l'intitulé, c'était le cas du passage qui concernait ses desiderata. Mais il y avait aussi des passages où on le traitait ouvertement ou implicitement comme un petit ouvrier à peine notable depuis les hauteurs où siégeait ce bureau ; le bureau devait s'efforcer de « ne pas le perdre de vue », son supérieur n'était que le premier édile municipal, auquel il devait même rendre des comptes, son seul collègue, peut-être, était le policier du village. C'étaient là des contradictions indubitables, tellement visibles qu'elles avaient certainement été délibérées. L'idée folle, au regard de pareilles autorités, qu'une certaine irrésolution eût pu être ici en cause effleura à peine K. Il y voyait au contraire un choix présenté sans détour, on lui laissait le soin de choisir ce qu'il voulait faire des injonctions édictées dans la lettre, de savoir s'il voulait être un ouvrier du village nanti d'un lien avec le château qui le distinguait mais n'était qu'une apparence, ou bien s'il voulait être en apparence un ouvrier du village qui faisait en réalité dépendre toutes les données de son travail des informations de Barnabas. K. choisit sans hésiter, il

n'aurait d'ailleurs pas hésité non plus sans les expériences qu'il avait déjà faites. Il n'y a qu'en qualité d'ouvrier du village le plus à l'écart possible de ces messieurs du château qu'il était à même d'atteindre quelque chose dans le château ; ces gens dans le village, encore si méfiants à son égard, se mettraient à parler une fois qu'il serait devenu sinon leur ami, du moins leur concitoyen, et quand il ne serait plus distinguable de Gerstäcker ou de Lasemann, par exemple – et il fallait que cela se produise très rapidement, tout en dépendait –, alors, sûr, d'un seul coup allaient s'ouvrir à lui tous les chemins qui, si cela n'avait dépendu que de ces messieurs là-haut et de leur bonne grâce, lui seraient restés non seulement à jamais inaccessibles, mais invisibles. Certes, il subsistait un risque, et il était suffisamment souligné dans la lettre, il était exposé avec une certaine joie, comme s'il était inéluctable. C'était le fait d'être ouvrier. Service, supérieur hiérarchique, travail, conditions salariales, comptes à rendre, ouvrier, tout ça grouillait dans la lettre, et même si on y disait autre chose, des choses plus personnelles, c'était dit de ce point de vue là. Si K. voulait devenir ouvrier, il pouvait le devenir. Mais alors, en toute et terrible rigueur, sans aucune perspective par ailleurs. K. savait que ce n'était pas une contrainte réelle qui menaçait, celle-là il n'en avait pas peur, et ici encore moins, mais la puissance de l'environnement décourageant, de l'accoutumance aux déceptions, la puissance des influences imperceptibles de chaque instant, celles-là, oui, il les redoutait, et pourtant il fallait qu'il ose le combat avec ce danger. La lettre ne dissimulait pas non plus en effet que s'il fallait en venir à des affrontements, c'était K. qui avait eu la témérité de commencer, c'était dit avec finesse et seule une conscience inquiète – inquiète et non pas une mauvaise conscience – pouvait le remarquer, il y

avait les trois mots « comme vous savez » relatifs à son admission dans le service. K. s'était présenté et depuis il savait, pour reprendre les mots de la lettre, qu'il était pris.

K. retira une gravure du mur et accrocha la lettre au clou ; c'est dans cette chambre qu'il habiterait, et c'est là que la lettre devait être accrochée.

Il descendit ensuite dans la salle de l'auberge, Barnabas était assis avec les deux aides près d'une petite table. « Ah, tu es là », dit K., sans raison, rien que parce qu'il était content de voir Barnabas. Celui-ci sursauta aussitôt. K. était à peine entré que les paysans se levèrent pour se rapprocher de lui, c'était déjà devenu une habitude chez eux de toujours lui courir après. « Mais qu'est-ce que vous voulez de moi, comme ça, sans cesse ? » s'exclama K. Ils ne lui en voulurent pas de cette question et retournèrent lentement à leur place. En guise d'explication, l'un d'entre eux dit en reculant, avec un sourire indéfinissable que quelques-uns perçurent : « Il y a toujours quelque chose de nouveau à entendre », en se pouléchant les babines, comme si la nouveauté était un plat. Pour se concilier la compagnie, K. ne dit plus rien ; il était bon qu'ils aient un peu de respect envers lui, mais à peine s'était-il assis à côté de Barnabas qu'il sentait déjà le souffle d'un paysan sur sa nuque, lequel venait, à ce qu'il disait, chercher la salière, mais K. se leva en trépignant d'énervement, le paysan du coup déguerpit sans la salière. Il était vraiment facile de faire sortir K. de ses gonds. On n'avait simplement, par exemple, qu'à exciter les paysans contre lui ; leur intérêt tenace lui semblait plus empreint de méchanceté que l'attitude renfermée des autres, et d'ailleurs, les paysans étaient tout aussi renfermés, car si K. s'était assis à leur table, ils n'y seraient certainement pas restés. Seule la présence de Barnabas le retenait de faire un

esclandre. Il se retourna quand même vers eux l'air menaçant, alors qu'eux étaient également tournés vers lui. Mais en les voyant se rasseoir comme ça, chacun à sa place, sans se parler entre eux, sans lien visible entre eux, uniquement liés les uns aux autres par le fait qu'ils avaient tous les yeux fixés sur lui, il lui sembla que ce n'était pas du tout la méchanceté qui les poussait à le persécuter, peut-être voulaient-ils réellement quelque chose de lui sans pouvoir le dire, et si ce n'était pas ça, alors c'était peut-être uniquement de l'enfantillage, un enfantillage qui semblait chez lui ici ; n'avait-il pas lui aussi quelque chose d'enfantin, cet aubergiste soutenant à deux mains un verre de bière destiné à quelque client, qui restait en plan en regardant du côté de K. et n'entendait pas un appel de sa femme penchée au fenestron de la cuisine.

K. se tourna, plus tranquille, vers Barnabas, il aurait volontiers éloigné les aides, mais ne trouva pas de prétexte, ils étaient d'ailleurs paisiblement occupés à contempler leur bière. « J'ai lu la lettre, commença K. Tu sais ce qu'il y a dedans ? — Non », dit Barnabas. Ses yeux semblaient en dire plus que ses paroles. Peut-être K. se faisait-il à son propos des illusions en bien, comme avec les paysans en mal, mais le caractère bienfaisant de sa présence persistait. « Il est aussi question de toi dans la lettre, tu es censé faire passer à l'occasion des informations entre le bureau et moi, c'est pour ça que j'ai pensé que tu connaissais le contenu. — La seule mission qu'on m'a confiée, dit Barnabas, c'est de te remettre la lettre, d'attendre qu'elle soit lue, et si ça te semble nécessaire de ramener une réponse orale ou écrite. — Bien, dit K., pas besoin d'écrire, fais donc savoir à M. le président... Comment s'appelle-t-il, au fait ? Je n'ai pas pu lire la signature. — Klamm, dit Barnabas. — Adresse

donc à M. Klamm mes remerciements pour mon embauche ainsi que pour son amabilité toute particulière, que j'apprécie, moi qui n'ai pas encore fait mes preuves en ce lieu, à sa juste valeur. Je me conformerai entièrement à ses intentions. Je n'ai pas à ce jour de desiderata particuliers. » Barnabas, qui avait été très attentif, émit le vœu de pouvoir répéter devant K. la mission dont on l'avait chargé, K. l'y autorisa, Barnabas répéta tout à la lettre. Après quoi il se leva pour prendre congé.

Pendant tout ce temps, K. avait examiné son visage ; il le fit une dernière fois. Barnabas faisait à peu près la même taille que K., et malgré cela il semblait qu'il baissait les yeux pour regarder K., mais de façon presque humble, il était impossible que cet homme fît honte à quelqu'un. Certes, il n'était qu'un messager, il ne connaissait pas le contenu de la lettre qu'il avait eu à remettre, mais son regard, son sourire, son allure semblaient eux aussi être un message, bien qu'il ne sût rien de celui-ci. Et K. lui tendit la main, ce qui manifestement le surprit, car il avait seulement voulu s'incliner.

Aussitôt après son départ – avant d'ouvrir la porte il s'était encore appuyé un peu de l'épaule contre le chambranle et avait enveloppé la salle d'un regard qui ne s'adressait plus à personne en particulier –, K. dit aux deux aides : « Je vais chercher mes notes dans la chambre, et après nous parlerons du prochain travail à faire. » Ils voulurent l'accompagner. « Restez là », dit K. Ils voulaient toujours l'accompagner. K. dut répéter son ordre plus durement. Barnabas n'était plus dans l'entrée. Or il venait tout juste de partir. Mais même devant l'auberge – il neigeait de nouveau – K. ne le voyait plus. Il cria : « Barnabas ! » sans obtenir de réponse. Est-ce qu'il ne pouvait pas encore être à l'intérieur ? Il semblait ne pas y avoir d'autre possibilité. Malgré cela, K. cria

encore le nom à toute force, le nom gronda comme le tonnerre à travers la nuit. Et une faible réponse se fit alors entendre dans le lointain, Barnabas était donc déjà si loin que ça ! K. lui cria de revenir en même temps qu'il partait à sa rencontre ; là où ils se retrouvèrent, on ne pouvait plus les voir de l'auberge.

« Barnabas », dit K. sans pouvoir maîtriser un tremblement dans sa voix, « je voulais encore te dire quelque chose. Je remarque que c'est quand même un assez mauvais arrangement de dépendre entièrement du hasard de tes venues quand j'ai besoin de quelque chose de la part du château. Si, là, je n'avais pas eu la chance de tomber sur toi – tu déguerpis vraiment vite, je pensais que tu serais encore dans la maison –, qui sait combien de temps j'aurais dû attendre ta prochaine apparition. — Tu peux malgré tout, dit Barnabas, demander au bureau que je vienne toujours à des moments précis indiqués par toi. — Même cela ne suffirait pas, dit K., peut-être que pendant toute une année je n'aurai aucun message à faire passer, mais qu'un quart d'heure après ton départ j'aurai quelque chose qui ne peut pas attendre. — Donc, dit Barnabas, est-ce que je dois annoncer au bureau qu'entre lui et toi il faut mettre en place une autre liaison que celle qui passe par moi ? — Non, non, dit K., pas du tout, je ne mentionne cette affaire qu'accessoirement, cette fois-ci, par chance, je t'ai retrouvé. — Est-ce que nous ne devrions pas retourner à l'auberge, dit Barnabas, pour que tu puisses m'y donner la nouvelle consigne ? » Il avait déjà fait un pas de plus en direction de la maison. « Barnabas, dit K., ce n'est pas nécessaire, je vais faire un petit bout de chemin avec toi. — Pourquoi est-ce que tu ne veux pas aller à l'auberge ? demanda Barnabas. — Les gens me dérangent là-bas, dit K., tu as bien vu toi-même combien les paysans sont collants. — Nous pouvons aller dans ta chambre,

dit Barnabas. — C'est la chambre des servantes, dit K., sale et mal aérée ; c'est pour ne pas devoir y rester que je voulais marcher un peu avec toi, il faut seulement que tu me laisses m'accrocher à toi, car ta marche est plus sûre », ajouta K. afin de surmonter définitivement son hésitation. Et il s'accrocha au bras de Barnabas. Il faisait complètement noir, K. ne voyait pas son visage, il percevait vaguement sa silhouette, un tout petit moment auparavant il avait déjà tenté de repérer le bras du bout des doigts.

Barnabas le laissa prendre son bras et ils s'éloignèrent de l'auberge. À dire vrai, K. sentait bien que même en faisant de très grands efforts il n'était pas en mesure de marcher du même pas que Barnabas, qu'il l'empêchait d'avancer librement, et que dans des circonstances ordinaires tout aurait déjà dû capoter à cause de ce détail accessoire, surtout dans ces rues latérales, semblables à celle où K., le matin, s'était enfoncé dans la neige, et d'où il ne pourrait sortir que porté par Barnabas. Mais il maintenait ce genre de soucis à distance, le silence de Barnabas aussi le rassurait ; s'ils marchaient sans rien dire, c'est que pour Barnabas également seul le fait de continuer à marcher pouvait constituer la raison d'être ainsi ensemble côte à côte.

Ils marchaient, mais K. ne savait pas dans quelle direction, il ne pouvait rien distinguer, il n'était même pas capable de savoir s'ils étaient déjà passés à côté de l'église. Le mal qu'il se donnait rien que pour avancer fit qu'il ne pouvait plus contrôler ses pensées. Au lieu de demeurer dirigées vers le but à atteindre, elles s'embrouillaient. Le pays natal y revenait sans cesse et des souvenirs de celui-ci emplissaient son esprit. Là-bas aussi il y avait une église sur la place principale, elle était entourée en partie d'un vieux cimetière, ceint lui-même d'un haut mur. Seul

un tout petit nombre de jeunes garçons avait déjà escaladé ce mur, même K. n'y était pas encore arrivé. Ce n'était pas la curiosité qui les y poussait, le cimetière n'avait plus de secret pour eux, ils y étaient déjà souvent entrés par la petite grille, ils voulaient seulement forcer le haut mur lisse. Un beau matin – la place vide et silencieuse était inondée de lumière, quand K. l'avait-il jamais vue ainsi, avant ou après ? –, il y parvint de façon étonnamment aisée. À un endroit où il avait déjà souvent été rejeté en arrière, il escalada le mur dès le premier élan, un petit fanion entre les dents. Le gravillon roulait encore sous lui qu'il était déjà en haut. Il planta le drapeau, le vent remplit le tissu, il regarda en dessous et tout autour, y compris par-dessus son épaule vers les croix qui s'enfonçaient dans la terre ; personne ne fut plus grand que lui en cet instant et en ce lieu. Par hasard l'instituteur vint à passer par là et fit descendre K. en lui jetant un regard courroucé ; en sautant, K. se blessa au genou, il ne revint qu'à grand-peine à la maison ; mais voilà, il avait quand même escaladé le mur, et ce sentiment de victoire semblait lui avoir donné jadis un point de repère pour une longue vie, ce qui n'avait pas été tout à fait déraisonnable, car aujourd'hui encore, après de nombreuses années, il venait à sa rescousse dans la nuit enneigée au bras de Barnabas.

K. s'accrocha plus fermement encore, c'était presque Barnabas qui le tirait, le silence ne fut pas interrompu ; la seule chose que K. savait du chemin, c'est qu'à en juger par l'état de la chaussée ils n'avaient pas encore tourné dans une rue latérale. Il se louait intérieurement de ne pas s'être laissé retenir d'aller plus loin par une quelconque difficulté du chemin ou même par le souci du chemin de retour. En fin de compte, pour se faire traîner encore plus loin, ses forces suffiraient bien. Et puis, se

pouvait-il que le chemin soit infini ? De jour, le château se dressait devant lui comme un but facile à atteindre, et le messager connaissait certainement le chemin le plus court.

C'est alors que Barnabas s'arrêta. Où étaient-ils ? Est-ce qu'on n'allait pas plus loin ? Est-ce que Barnabas allait prendre congé de K. ? Il n'y arriverait pas. K. tenait fermement le bras de Barnabas, au point qu'il en éprouvait presque lui-même de la douleur. À moins que l'incroyable se fût déjà produit et qu'ils soient déjà dans le château ou devant ses portes ? Mais, pour autant que K. le sût, ils n'étaient pas montés aussi loin. Ou alors Barnabas l'avait-il fait passer par un chemin qui montait si imperceptiblement ? « Où sommes-nous ? » demanda K. à voix basse, plus à lui-même qu'à Barnabas. « À la maison, dit Barnabas tout aussi bas. — À la maison ? — Mais maintenant, fais attention, monsieur, à ne pas glisser. Le chemin descend. — Il descend ? — Quelques pas seulement », ajouta-t-il, et déjà il frappait à une porte.

Une jeune fille ouvrit, ils étaient sur le seuil d'une grande pièce presque plongée dans l'obscurité, car il n'y avait là qu'une seule lampe à huile minuscule suspendue au-dessus d'une table à gauche, dans le fond. « Qui donc est avec toi, Barnabas ? » demanda la jeune fille. — L'arpenteur, dit-il. — L'arpenteur », répéta la jeune fille un peu plus fort en se dirigeant vers la table. Là-dessus, deux vieilles personnes, un homme, une femme, se levèrent à l'autre bout, et encore une autre jeune fille. On salua K. Barnabas lui présenta tout le monde, c'étaient ses parents et ses sœurs, Olga et Amalia. K. les regarda à peine, on lui prit son manteau mouillé pour le sécher près du poêle, K. laissa faire.

Ainsi donc ils n'étaient pas chez eux l'un et l'autre, seul Barnabas était chez lui. Mais pourquoi étaient-ils là ? K. prit

Barnabas à part et dit : « Pourquoi es-tu allé chez toi ? Ou serait-ce que vous habitez déjà dans le secteur du château ? — Dans le secteur du château ? » répéta Barnabas, comme s'il ne comprenait pas K. « Barnabas, dit K., tu voulais bien aller de l'auberge au château ? — Non, monsieur, dit Barnabas, je voulais rentrer chez moi, je ne vais au château que le matin de bonne heure, je n'y dors jamais. — Ah bon, dit K. Tu ne voulais pas aller au château, seulement ici. » (Son sourire lui semblait plus mat, et lui-même moins réel.) « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? — Tu ne m'as pas demandé, monsieur, dit Barnabas. Tu voulais seulement me confier encore une mission, mais pas dans la salle de l'auberge ni non plus dans ta chambre, alors j'ai pensé que tu pouvais me confier la mission sans être dérangé, ici, chez mes parents – ils vont tous s'en aller dans un instant, si tu l'ordonnes ; tu pourrais aussi, si ça te plaît mieux chez nous, passer la nuit ici. N'ai-je pas bien fait ? » K. ne put répondre. Ça avait donc été un malentendu, un vulgaire, un vil malentendu, et K. s'y était entièrement abandonné. Il s'était laissé ensorceler par la veste près du corps, éclatante et comme soyeuse de Barnabas, que ce dernier déboutonnait présentement et sous laquelle apparaissait une grossière chemise gris sale, rapiécée de partout sur le torse osseux et puissant d'un valet. Et tout ce qu'il y avait autour de lui non seulement faisait écho à cela, mais en rajoutait même : le vieux père podagre, avançant plus à l'aide de ses mains tâtonnantes que de ses jambes raides qui se poussaient lentement ; la mère avec ses mains jointes sur la poitrine, qui du fait de son embonpoint ne pouvait faire elle aussi que les pas les plus minuscules ; l'un et l'autre, le père et la mère, depuis que K. était entré, s'acheminaient vers lui depuis leur coin et étaient loin de l'avoir atteint. Les sœurs, des blondes qui se ressemblaient

et ressemblaient à Barnabas, mais avec des traits plus durs que les siens, de grandes filles fortes, se tenaient autour des arrivants et attendaient de K. qu'il prononce quelque salutation, mais lui ne pouvait rien dire, il avait cru qu'ici dans le village chacun aurait de l'importance à ses yeux, et il en allait sans doute bien ainsi, sauf que ces gens-là précisément ne le souciaient absolument pas. S'il avait été en mesure de venir à bout tout seul du chemin de retour à l'auberge, il serait parti sur-le-champ. La possibilité de se rendre de bonne heure au château avec Barnabas ne l'attirait pas du tout. Il avait voulu pénétrer subrepticement dans le château, là, maintenant, dans la nuit, guidé par Barnabas, mais par le Barnabas qui lui était apparu jusque-là, par un homme plus proche de lui que tous ceux qu'il avait vus ici jusque-là, et dont il avait cru en même temps qu'au-delà de son rang apparent il était étroitement lié au château. Mais entrer dans le château en plein jour, accroché au bras du fils de cette famille, dont il faisait entièrement partie et au côté de laquelle il était déjà attablé, avec un homme qui, de façon significative, n'avait même pas le droit de dormir au château, c'était impossible, c'était une tentative ridiculement désespérée.

K. s'assit sur un appui de fenêtre, bien décidé à y passer aussi la nuit et à ne réclamer aucun service de la part de la famille. Les gens du village qui l'envoyaient promener, ou qui avaient peur de lui, lui semblaient moins dangereux, car fondamentalement ils ne faisaient que le renvoyer à lui-même, l'aider à conserver ses forces sans les disperser, mais ces pseudo-prêteurs d'assistance qui, au lieu de le conduire au château, l'introduisaient dans leur famille grâce à une petite mascarade, ils le détournaient de son but, qu'ils le veuillent ou non, travaillaient à la destruction de ses

forces. Il ne tint aucun compte d'une invitation lancée de la table familiale, il resta, tête baissée, sur son appui de fenêtre.

C'est alors que la plus douce des deux sœurs, Olga, se leva, vint trouver K. avec une trace de gêne comme en éprouvent les jeunes filles, et le pria de venir à table, le pain et le lard y étaient déjà, elle allait encore chercher de la bière. « Où ça ? demanda K. — À l'auberge », dit-elle. Cela plut beaucoup à K., il la pria de ne pas aller chercher de la bière, mais de l'accompagner à l'auberge, il y avait encore des tâches importantes qui l'attendaient là-bas. Mais il apparut alors qu'elle ne voulait pas aller si loin que ça, qu'elle ne voulait pas aller à son auberge, mais à une autre, bien plus proche, au Herrenhof. K., malgré cela, la pria de l'autoriser à l'accompagner, songeant que peut-être il se trouverait là-bas un moyen opportun de passer la nuit. Quel que pût être ce moyen, il l'aurait préféré au meilleur lit de cette maison-ci. Olga ne répondit pas tout de suite, se retourna vers la table. Son frère s'était levé, il hocha la tête sans faire d'histoire et dit : « Si ce monsieur le désire... » Cet accord aurait presque pu inciter K. à retirer sa demande, l'autre ne pouvait agréer qu'à des choses sans valeur. Mais quand ensuite fut abordée la question de savoir si on autoriserait K. à entrer dans l'auberge et que tous émirent des doutes, il insista malgré tout de manière pressante pour accompagner Olga, sans pourtant prendre la peine d'inventer une raison compréhensible à sa demande ; cette famille devait l'accepter tel qu'il était, il n'éprouvait d'une certaine manière aucun sentiment de honte face à elle. Sur ce plan, seule Amalia le troublait un peu avec son regard grave, direct, impassible et peut-être aussi quelque peu éteint.

[...]

Titre original :

DAS SCHLOSS

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

Illustration couverture : Tardi.

© Éditions Gallimard, 2018.

Franz Kafka

Le château

Nouvelle traduction

« Il était tard, le soir, lorsque K. arriva. Le village gisait sous une neige épaisse. On ne voyait rien de la colline du château, enveloppée de brume et de ténèbres, pas même la moindre infime lueur qui aurait signalé le grand château. K. resta longtemps en arrêt sur le pont de bois qui menait de la grand-route au village, les yeux perdus dans le vide apparent de la hauteur. »

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE PROCÈS, 1933 (Folio classique n° 1840 / La Bibliothèque Gallimard n° 140).
LA MÉTAMORPHOSE, 1938 (Folio classique n° 5882 / La Bibliothèque Gallimard n° 128).
LE CHÂTEAU, 1938 (Folio n° 284, nouvelle traduction).
L'AMÉRIQUE, 1946 (Folio n° 803).
LA COLONIE PÉNITENTIAIRE ET AUTRES RÉCITS, 1948.
LA MURAILLE DE CHINE ET AUTRES RÉCITS, 1950 (Folio n° 654).
LETTRES À MILENA, 1956 (L'Imaginaire n° 200).
PRÉPARATIFS DE NOCE À LA CAMPAGNE, 1957 (L'Imaginaire n° 158).
CORRESPONDANCE (1902-1924), 1965.
LETTRES À FELICE (Du 20 septembre 1912 au 2 mai 1913 et du 3 mai 1913 au 16 octobre 1917), 1972.
LETTRES À OTTLA ET À LA FAMILLE, 1978.
LA MÉTAMORPHOSE ET AUTRES RÉCITS, 1989 (Folio classique, n° 2017).
LETTRES À SES PARENTS (1922-1924), 1990 (Arcades n° 18).
UN ARTISTE DE LA FAIM – À LA COLONIE PÉNITENTIAIRE ET AUTRES RÉCITS, 1990 (Folio classique n° 2191).
LA MÉTAMORPHOSE / DIE VERWANDLUNG, 1991 (Folio bilingue n° 14).
LETTRE AU PÈRE/BRIEF AN DEN VATER, 1995 (Folio bilingue n° 48).
UN MÉDECIN DE CAMPAGNE ET AUTRES RÉCITS/EIN LANDARZT UND ANDERE ERZÄHLUNGEN, 1996 (Folio bilingue n° 56).
LETTRE AU PÈRE, 2002 (Folio 3 € n° 7087 / Folioplus classiques n° 184).
DESCRIPTION D'UN COMBAT/BESCHREIBUNG EINES KAMPFES – LES RECHERCHES D'UN CHIEN / FORSCHUNGEN EINES HUNDES, 2004 (Folio bilingue n° 119).
LES APHORISMES DE ZÜRAU, 2010 (Arcades n° 99).
LE VERDICT – À LA COLONIE PENITENTIAIRE, 2017 (Folio 3 € n° 6243).
BLUMFELD, UN CÉLIBATAIRE PLUS TRÈS JEUNE ET AUTRES TEXTES, 2018 (Folio 3 € n° 7176).
LE TERRIER/DER BAU, 2018 (Folio bilingue n° 212).
JOURNAL. Édition intégrale, douze cahiers (1909-1923), 2021 (Folio essais n° 671).

Dans la Bibliothèque de la Pléiade

ŒUVRES COMPLÈTES I. Nouvelles et récits, édition de Jean-Pierre Lefebvre avec la collaboration d'Isabelle Kalinowski, Bernard Lortholary et Stéphane Pesnel, n° 264, 2018.

ŒUVRES COMPLÈTES II. Romans, édition de Jean-Pierre Lefebvre, n° 282, 2018.

ŒUVRES COMPLÈTES III. Journaux et lettres. 1897-1914, édition de Jean-Pierre Lefebvre, avec Laure Bernardi, Isabelle Kalinowski, Claire de Oliveira, Stéphane Pesnel et Jean-Claude Rambach, n° 316, 2022.

ŒUVRES COMPLÈTES IV. Journaux et lettres. 1914-1924, édition de Jean-Pierre Lefebvre, avec Laure Bernardi, Isabelle Kalinowski, Bernard Lortholary, Claire de Oliveira, Stéphane Pesnel et Jean-Claude Rambach, n° 353, 2022.

Dans la collection Écoutez lire

LA MÉTAMORPHOSE (2 CD)

LETTRE AU PÈRE (2 CD)

LETTRES À MILENA (1 CD)

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

L'Auteur

1. Arrivée

2. Barnabas

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Le château de Franz Kafka
a été réalisée le 26 février 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073049520 - Numéro d'édition : 620216)

Code produit : Q02508 - ISBN : 9782073049537.

Numéro d'édition : 620221

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.